

VII

Paris, le 5 septembre 1842.

De ce que j'ai dit dans ma dernière lettre, il suit que la guerre n'est pas un fait barbare, c'est-à-dire propre aux époques de barbarie, puisqu'il est également de toutes les périodes historiques, puisqu'il naît dans la famille, se réalise dans la tribu, se perpétue dans l'État, s'étend avec l'humanité et s'accomplit dans toutes les régions.

Supprimez-le par la pensée, et vous aurez supprimé l'humanité, et vous en aurez fini avec l'histoire. Ouvrez les pages de cette histoire, étendez vos regards sur le monde, interrogez les siècles : les siècles, le monde et l'histoire vous parleront de la guerre. Son universalité montre sa nécessité, et sa nécessité la constitue en un fait *humain*, c'est-à-dire propre à la nature de l'homme.

Or les faits de cette espèce n'ont pas pu être inventés et ne peuvent pas se supprimer ; ils ne peuvent être sujets à discussion, parce qu'ils ne tombent pas dans le domaine de notre libre arbitre. Ils existent, parce qu'ils existent : et leur existence est providentielle, nécessaire. Et comme tout ce qui existe nécessairement est éternel, et comme rien de ce qui a été fait pour l'éternité n'a été fait par l'homme et comme tout ce qui n'est pas le fait de la liberté de l'homme, est le fait de la volonté de Dieu, la guerre, qui est un fait *humain*, nécessaire, éternel, est le fait de Dieu, est un fait *divin*.

Si la guerre est un fait divin, il est *bon* ; parce que

le mal n'est pas l'œuvre de Dieu, mais du libre arbitre de l'homme. En effet, Dieu a fait l'homme à son image et à sa ressemblance, car il l'a fait *créateur* en le constituant *libre*. Sa liberté explique l'existence du mal sur la terre. Le mal, sans la liberté de l'homme, serait un fait qui accuserait la Providence divine, un fait inexplicable.

Le phénomène de la guerre lui-même sert à expliquer ma pensée. Considéré en général, il est l'œuvre de Dieu; mais, considéré comme un fait *particulier*, il est l'œuvre du libre arbitre de l'homme; car l'Être suprême, en décrétant la guerre comme un fait *nécessaire* en général, n'a pas décrété sa nécessité dans les cas particuliers. Dieu est créateur de la guerre, l'homme est créateur des guerres. L'homme n'a pas la puissance de supprimer *la guerre*, parce qu'elle est créature de Dieu, mais il peut éviter *une guerre*, parce que les guerres sont de sa création. Cela étant ainsi, la guerre, œuvre de Dieu, est bonne comme ses œuvres sont bonnes; mais une guerre peut être désastreuse et injuste, parce qu'elle est l'œuvre du libre arbitre de l'homme.

Je comprends et j'applaudis ceux qui condamnent une guerre particulière que l'intérêt public ne justifie pas; mais je n'ai jamais pu comprendre ceux qui anathématisent la guerre. Cet anathème est contraire à la philosophie et à la religion : ceux qui le prononcent ne sont ni philosophes ni chrétiens.

Cependant on est forcé d'avouer que la guerre, même considérée en général, paraît toujours, à la pre-

mière vue, un fait contraire à la raison ; un fait contre lequel la conscience se soulève indignée ; un fait horrible tout à la fois et inexplicable. Mais en même temps je puis affirmer, du moins pour ce qui me regarde, que, lorsque j'ai pénétré plus avant dans cette question redoutable, j'ai senti diminuer mon horreur et vu s'éclaircir un peu cette mystérieuse énigme ; car, on ne peut pas hésiter à le reconnaître, la guerre est une énigme pour l'humanité, comme le sont tous les faits providentiels, à commencer par l'humanité et par l'homme : et, dans l'homme lui-même, tout ce que sa conscience atteste n'est-il pas énigme inexplicable, problème insoluble ? Qui s'expliquera à soi-même sa sagesse et son ignorance, ses instincts grossiers et ses pensées élevées, sa petitesse et sa grandeur, ses inclinations terrestres et ses aspirations sublimes ? Quel homme, en se considérant par un côté, n'a pas été tenté quelquefois de s'adorer comme un Dieu, et, en se considérant par un autre, ne s'est pas méprisé comme la plus vile de toutes les choses créées ? Quel homme ne s'est jamais dit, dans le secret de son âme : tout est mystère pour moi, à commencer par moi ? Quoi d'étrange que la guerre soit aussi une de ces énigmes que la Providence se plaît à mettre devant nos yeux, pour qu'ils soient témoins de la faiblesse de l'entendement humain ?

D'un côté, l'on ne peut, sans accuser la Providence divine, affirmer que la guerre est un mal, et, de l'autre, l'on ne conçoit pas comment l'effusion du sang peut être

une chose bonne, sans tomber dans l'absurdité de condamner d'un seul coup tous nos instincts, de bouleverser toutes nos idées, de confondre toutes nos connaissances. Et cependant, pour ne pas tomber dans une autre absurdité plus grande, il faut affirmer qu'entre la Providence de Dieu et la conscience de l'homme il y a un accord nécessaire, une parfaite harmonie. Leur contradiction serait absurde, inexplicable, impossible. On voit par là que nous ne pouvons faire un pas dans cette question terrible sans heurter contre un de ces écueils : ou la négation de la Providence, si la guerre est un mal; ou la négation de la conscience, si la guerre est un bien; et si, pour sauver la Providence de Dieu et la conscience de l'homme, nous disons qu'il n'y a pas contradiction entre la première et la seconde, nous ne les sauvons qu'en sacrifiant la raison humaine.

Je ne prendrai pas sur moi la tâche téméraire de chercher l'explication complète de cette mystérieuse énigme; mon unique but est de soumettre aux hommes de raison ferme et de bonne volonté quelques observations qui me paraissent de la plus haute et de la plus grave importance.

Tout ce qui se rapporte à la guerre a un je ne sais quoi de singulier et de mystérieux, comme la guerre elle-même. Lorsque, ouvrant les pages de l'histoire, nous lisons le récit des batailles des nations, la première idée qui nous frappe naturellement est celle de la dépopulation du monde, comme conséquence forcée de ses innombrables guerres. Or l'économie politique

et la statistique ont établi, et cela est aujourd'hui au rang des vérités démontrées, qu'en général les guerres n'ont pas pour résultat de diminuer d'une manière sensible la population. Premier motif d'étonnement, lorsqu'on étudie le phénomène de la guerre.

La seconde idée qui s'offre à nous en poursuivant cette étude, c'est que la guerre tue les arts et les sciences qui fleurissent dans la paix, et par conséquent la civilisation des sociétés humaines. A l'idée de la guerre, même entre peuples civilisés, les hommes associent naturellement l'idée de vandalisme : cette association s'explique, puisque la guerre est le déploiement de la force physique et matérielle, et que cette force, s'il est permis de s'exprimer ainsi, est de nature vandale. Et pourtant, s'il est un fait hautement proclamé par le monde et clairement attesté par l'histoire, c'est le fait de l'action civilisatrice de la guerre, action civilisatrice à un tel point, que, si vous la supprimez par la pensée, tous les progrès sociaux sont supprimés, toutes les civilisations anéanties. Arrêtons-nous ici pour donner à la vérité que nous établissons toute la lumière de l'évidence.

Un fait évident, consigné dans toutes les traditions populaires, et que jamais l'histoire n'a démenti, c'est que la civilisation ne naît pas, mais s'importe dans les sociétés humaines. Telle fut la croyance universelle de tous les peuples primitifs, croyance qui a persisté dans les temps historiques; et, si par hasard il s'est rencontré une exception, qu'on veuille bien signaler le siècle

et le peuple où la civilisation soit née d'elle-même. Ce fait universel démontre, pour le dire en passant, que la civilisation est née dans le monde d'une révélation faite de Dieu à un homme chargé de la transmettre aux nations; et par là est expliquée aux yeux de la raison humaine cette parole profonde de la sagesse divine : *Fides ex auditu*. C'est pareillement un fait consigné dans les traditions populaires et dans l'histoire, que la civilisation ne s'est jamais transmise à un peuple que par le moyen de la guerre. Qu'on ouvre les annales qui renferment les traditions des nations primitives, et l'on y verra que tous les peuples, pour trouver l'origine de leur civilisation, la cherchent dans un guerrier demi-dieu, venu on ne sait d'où, né on ne sait de qui, lequel s'est ouvert le chemin au trône avec l'épée, a dévasté les champs et désolé les nations.

Si des temps fabuleux nous passons aux temps historiques, nous observerons avec étonnement que l'histoire est la confirmation de la fable. La guerre et la conquête ont toujours été les instruments de la civilisation dans le monde; mais elles l'ont été de deux manières différentes. Quelquefois c'est le peuple civilisé qui s'est proposé d'appeler à la vie de la civilisation des peuples enfoncés dans la barbarie, en portant la guerre dans leurs entrailles. D'autres fois, lorsque le peuple civilisé s'est livré à un coupable repos, les peuples barbares l'ont secoué de son sommeil et se sont jetés sur lui les armes à la main pour réclamer leur part dans le commun héritage, pour apaiser à la source des eaux vives la soif

de civilisation qui les dévore sans qu'ils le sachent. Les uns et les autres, en se mettant en mouvement, ont toujours cru qu'ils s'agitaient pour donner un nouvel aliment à leur ambition ou à leurs instincts féroces, ignorant que, dociles instruments de la main de Dieu, ils n'étaient point leurs propres serviteurs, mais les serviteurs de l'humanité et de la Providence. Genséric obéissait sans doute à une inspiration instantanée et merveilleuse lorsque, interrogé sur la route qu'il voulait prendre, il mit sa colère aux ordres de la colère de Dieu, prêt à frapper le peuple qui lui serait désigné et demandant au Tout-Puissant d'enfler ses voiles du souffle de ses fureurs. « L'homme s'agite et Dieu le mène. » Voilà la formule de la philosophie de l'histoire.

Les exemples de la première manière de transmettre la civilisation sont : la guerre de Troie, dans laquelle le peuple grec, le peuple civilisé, quitte sa demeure pour porter la guerre, et avec la guerre la civilisation aux empires asiatiques; la guerre d'Alexandre, qui, précurseur du plus grand de tous les peuples, ouvre, par son épée, à la civilisation un passage en Orient; les guerres gigantesques de Rome, dont la mission providentielle était de s'assimiler le monde, en lui imposant l'empire de ses armes, de sa civilisation et de ses lois, en le disposant par sa magnifique unité à recevoir dans son sein le civilisateur de la terre, le sauveur du genre humain; les guerres des croisés, par lesquelles les chevaliers de l'Occident allaient prêcher sur

la terre des prodiges, asservie au joug musulman, le prodige d'une religion sainte qui portait en elle le germe fécond de tous les progrès sociaux. Pour exemples de la seconde manière on a, dans les temps anciens, la guerre de Xerxès avec les républiques naissantes de la Grèce; à l'époque qui sépare les temps anciens des temps modernes, les invasions des peuples du Nord, précipités des neiges du pôle sur Rome comme un tourbillon aveugle et irrésistible; et, dans les temps modernes, les guerres d'Italie. La révolution française est le symbole le plus parfait de la transmission de la civilisation par la guerre. La France se jette sur l'Europe pour annoncer au monde l'avènement de l'idée démocratique armée des foudres révolutionnaires. L'Europe se lève contre la France et change Paris en un camp de Cosaques pour rappeler à un peuple en démence que l'arbre de la démocratie ne dérobera pas ses sucs à l'arbre de la monarchie, sous l'ombre duquel les générations reposeront longtemps encore. De ce double enseignement il résulta que le gouvernement des Bourbons restaurés, différent de celui des tribuns de la révolution parce qu'il fut une monarchie, fut également différent de celui des anciens Bourbons, parce qu'il fut une monarchie démocratique.

Non, depuis les temps fabuleux jusqu'à nos jours, nulle idée civilisatrice n'est apparue dans le monde qu'elle n'ait été propagée par le moyen de la guerre, inoculée aux peuples par le moyen du sang. En vain me citerait-on, pour démontrer le contraire, l'exemple

du christianisme, qui vint au monde au moment où, comme pour se préparer à le recevoir, le monde, semblable à un pécheur repentant, mettait un sceau à ses lèvres et déposait humblement ses armes. Oui, c'est vrai : le monde fut réduit alors à un solennel repos, à un silence profond. Oui, c'est vrai : les veines du monde furent alors fermées, mais parce que les veines du Fils de Dieu allaient s'ouvrir comme des sources mépuisables pour le rachat du monde. Oui, c'est vrai : il n'y eut plus alors de guerre de peuple à peuple, d'hommes à hommes, de nations à nations ; mais il y eut guerre entre le ciel et la terre, et les fils des hommes clouèrent le Fils de Dieu à une croix infâme ; leurs langues souillèrent sa gloire immaculée, et leurs mains son visage sacré. Oui, c'est vrai : il n'y eut pas de sang sur les champs de bataille ; mais il y en eut sur le Calvaire. Oui alors, comme avant et après, plus qu'avant et plus qu'après, la loi de la guerre et du sang fut accomplie ; mais le Fils de Dieu, saisi de pitié pour nous, et voyant que cette loi était trop lourde pour les épaules du genre humain, voulut le soulager en ce jour d'un tel fardeau et le prit sur ses propres épaules.

L'action civilisatrice de la guerre est donc un second motif d'étonnement pour celui qui médite profondément sur cette grave matière.

La troisième idée qui nous saisit en contemplant ce phénomène, c'est que la guerre doit endurcir le cœur du guerrier ; et pourtant le caractère d'Alexandre est

sympathique, celui de Scipion magnifique, celui de César généreux, celui d'Hector idéal, celui d'Énée religieux; les chevaliers du moyen âge étaient polis, sensibles, religieux, courtois; ils se montraient résignés dans les revers, modestes dans la victoire; ils étaient pudiques comme des vierges, tendres et amoureux comme des trouvères. Chose étonnante, et qui n'a jamais été assez admirée! la fleur la plus délicate est née sur les champs de la mort et a été arrosée de sang. La fleur de la chevalerie et le culte des femmes sont nés sur les champs de bataille. Les hommes habitués à s'ouvrir un chemin par l'épée s'en allaient par le monde détruire les œuvres de la force. Les fils de la guerre portèrent jusqu'à l'extravagance l'idéalisme de l'amour; doux comme des agneaux dans les villes, ils étaient des lions au combat dès qu'il s'agissait du point d'honneur. Chose singulière et pourtant évidente! l'esprit guerrier enfanta, dans les siècles barbares, l'esprit de chevalerie, et l'esprit de chevalerie dépouilla l'arbre de la civilisation de la rude écorce de la barbarie et les mœurs de leur férocité : *Emollit mores, nec sinit esse feros.*

Je n'en finirais jamais si j'écrivais toutes les réflexions qui se présentent à mon esprit pour démontrer surabondamment ce qui est déjà démontré selon moi, à savoir que la guerre est un phénomène d'un caractère si singulier, qu'on en peut affirmer, sans crainte de se tromper, tout le contraire de ce qu'il paraît être à la première vue. Au premier abord, on ne peut s'empêcher d'y voir un agent puissant de dépopulation; mais,

considéré plus attentivement, on reconnaît qu'elle amène un résultat tout contraire. Au premier abord, on dirait que c'est un élément barbare, et c'est un élément civilisateur. On croirait qu'elle doit engendrer le matérialisme, et c'est l'idéalisme qu'elle répand sur la terre. On penserait qu'elle dégrade les âmes; elle les exalte et les purifie. Enfin, on dirait qu'elle rend les hommes plus féroces et plus durs, et, au contraire, elle adoucit les mœurs.

Une dernière observation et un dernier mot.

La mort de l'homme par la main de l'homme est, chez le meurtrier, un acte de frénésie qu'accompagne toujours un horrible appareil de symptômes physiques et moraux. Le meurtrier est un malade tourmenté par les furies : la haine, la colère et la vengeance ont pris possession de lui; il palpite dans leurs mains; la soif du sang le dévore, et il faut qu'avant de mourir il se baigne dans le sang. Le meurtrier marche par le monde comme marcha Caïn, marqué du doigt de Dieu, objet d'horreur à lui-même, objet d'horreur et de compassion pour les hommes. A son aspect, la nature humaine tremble, tout ce qui a vie est saisi d'effroi. Les pierres du chemin se lèvent contre lui; ses enfants ne le connaissent plus; ses frères le repoussent; son père le maudit, et sa mère, qui ne peut pas le maudire, maudit ses entrailles et s'éloigne de lui.

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Or on dirait que la profession de guerrier est une

profession de meurtrier, et qu'entre l'un et l'autre il n'y a aucune différence. Et pourtant les furies ne tourmentent pas le guerrier; ses nobles traits ne sont pas défigurés par la haine, la vengeance ou la colère; s'il verse le sang, il ne le porte pas à ses lèvres, il n'en a pas soif. Le guerrier marche dans le monde le front entouré d'une auréole de gloire; les hommes poussent des acclamations sur son passage; ses fils sont fiers de lui; ses frères l'honorent; son père le bénit; sa mère sent un tressaillement de joie dans ses entrailles fécondes; sa patrie inscrit son nom sur le marbre pour le transmettre à la postérité.

D'où vient cette différence si profonde entre choses qui paraissent si semblables? L'humanité serait-elle injuste, lorsqu'elle tresse des couronnes pour les guerriers, tandis qu'elle dresse des échafauds pour les meurtriers? En agissant ainsi, se met-elle en contradiction avec elle-même? Et si, en agissant ainsi, l'humanité a raison, quelle puissante et secrète vertu est donc cachée dans ce phénomène merveilleux de la guerre qui purifie le meurtrier, qui sanctifie la mort?

Il y a un mystère dans ce phénomène, un mystère profond, une énigme terrible, un phénomène qui existe, et qui ne porte pas en lui-même la raison de son existence, qui est le contraire de ce qu'il paraît, et qui ne paraît pas ce qu'il est; qui, étant un mal considéré en lui-même, est comme la condition nécessaire de tous les progrès sociaux; qui réunit en soi les caractères les plus opposés, et qui est le symbole de toutes les con-

traditions : c'est nécessairement un de ces mystères devant lesquels l'esprit humain s'arrête contraint de reconnaître qu'ils sont insondables.

Le pourquoi de la guerre sera toujours la question de l'homme et le secret de Dieu; et cependant, quand l'homme se propose de rechercher la raison des choses, même de celles dont la nature intime est dérobée à ses yeux par le voile le plus épais, l'homme accomplit sa destinée en ce monde. Dieu lui a refusé la grâce de ses réponses, mais c'est Dieu lui-même qui l'anime dans ses laborieuses investigations, sans doute parce que le résultat de toutes doit être le sentiment de son humilité et la confusion de son ignorance.

J'essayerai, dans ma prochaine lettre, de chercher le pourquoi de ce phénomène qui épouvante l'imagination et accable l'entendement. Qu'il soit bien entendu dès maintenant que mon intention, en me hasardant sur ce terrain dangereux, n'est autre que de présenter sur cette redoutable énigme d'humbles et modestes conjectures, et que je les rétracte d'avance et dès à présent si elles ne sont pas entièrement conformes avec ce que nous ordonne de croire notre sainte religion, au jugement des hommes les plus instruits dans ses dogmes. Je ne me révolterai jamais contre l'unique autorité que je respecte et à laquelle je me sou mets en ce monde, depuis que, philosophant pour occuper mes loisirs et suspendre mes ennuis, j'ai appris à tenir pour peu de chose tous les philosophes et toutes les philosophies.

VIII

Paris, le 10 septembre.

Le *péché*, qui est le *mal*, œuvre exclusive de l'homme, naquit le jour où l'homme, se révoltant contre son Créateur, mangea le fruit défendu.

Dieu eût pu effacer le *mal* par la *condamnation*, et c'était l'objet de sa *justice*. Mais il voulut l'effacer par le *châtiment*; ce fut le conseil de sa *miséricorde*.

Le châtiment est l'*expiation*; l'expiation devait retomber sur le pécheur; le pécheur était tout à la fois un homme et le père commun des hommes; l'expiation devait retomber sur l'individu et sur l'espèce, sur l'homme et sur le genre humain.

L'individu devait expier son péché en devenant sujet aux maux physiques, c'est-à-dire aux souffrances; au mal moral, c'est-à-dire à ses passions; enfin à la destruction, c'est-à-dire à la mort.

Les souffrances, les passions et la mort sont en même temps l'œuvre de l'homme et l'œuvre de Dieu; de l'homme, parce qu'elles n'existeraient pas sans le péché, qui est son œuvre; de Dieu, parce qu'elles n'existeraient pas si les conseils de sa miséricorde n'eussent prévalu sur les conseils de sa justice.

OÈuvre de Dieu et de l'homme tout à la fois, elles sont tout à la fois un *bien* et un *mal*; un mal, parce qu'elles ouvrent la porte à toutes les *douleurs*; un bien, parce qu'elles ouvrent la porte à toutes les *espérances*.

Elles sont un mal parce qu'elles sont une *peine*, et un bien parce qu'elles sont une expiation; un mal, enfin, parce qu'elles *torturent*, un bien parce qu'elles *réhabilitent*.

Le christianisme est merveilleux en toutes choses, mais surtout dans ses explications. D'un seul mot il éclaire l'entendement et lui donne la puissance de lire dans les desseins de Dieu, dans la liaison et le concert des choses, dans les mystères de l'homme.

Son explication est toujours si transcendante, qu'elle confond les philosophes, et si simple, que les enfants la comprennent; si abstraite et si élevée au-dessus des choses de la terre, sous un point de vue, qu'elle paraît imaginée de Dieu pour exercer l'entendement des purs esprits; si unie et même si vulgaire, sous un autre point de vue, qu'elle semble inventée pour le commun des mortels.

C'est ainsi que Dieu tient tous les hommes égaux devant lui, rendant l'innocence aussi savante que l'orgueil, l'ignorance que la sagesse.

Que l'on compare les explications du christianisme avec celles des philosophes; et, pour ne pas aller plus loin, que l'on compare leurs explications sur le sujet qui nous occupe, et nous ne cesserons de nous étonner en voyant la distance qu'il y a entre les unes et les autres, même considérées sous l'aspect philosophique seulement.

Les stoïciens, ne pouvant expliquer le mal physique, le nient; les épicuriens, ne pouvant se résigner à l'ac-

cepter, le condamnent comme mauvais absolument et dépourvu de tout élément de bien; ces derniers demandent à l'égoïsme la raison des choses, les premiers la demandent à l'orgueil; l'égoïsme et l'orgueil s'appelaient la philosophie avant que la vraie philosophie ne fût venue au monde avec la vraie religion.

Ce qui distingue souverainement le christianisme, c'est cette vaste compréhension de la nature complexe des choses et des divers éléments qui les constituent, qui seule peut donner d'elles une explication complète et satisfaisante, tandis que les vaines opinions des philosophes n'expliquent jamais rien d'une manière suffisante. Les philosophes, en effet, ne parviennent jamais à voir dans les phénomènes physiques ou moraux qu'un ou quelques-uns des éléments qui les constituent : d'où il résulte que les opinions philosophiques contiennent autant d'erreur que de vérité; pour l'ordinaire, elles ne sont que des vérités incomplètes.

Si l'exemple que je viens de rappeler n'était pas une preuve suffisante de tout ce que je viens d'affirmer, j'en citerais un autre encore plus remarquable, en exposant l'opinion des philosophes anciens sur l'homme. Toutes leurs théories sur ce point peuvent se réduire à deux : celle des philosophes qui considéraient l'homme comme une créature si vile, qu'elle n'était pas digne de la vigilante providence du Créateur, et celle des philosophes qui estimaient l'homme à un si haut point et le tenaient pour si excellent, qu'ils en faisaient une manière de Dieu, s'adorant lui-même dans son propre

sanctuaire. Le christianisme vint, et, réunissant ces fragments de vérité, s'il m'est permis de parler ainsi, pour en composer la vérité pure, il dit à l'homme qu'il était la première des créatures par la hauteur de son origine, et la dernière par la bassesse de son péché. Il lui dit qu'il était une sorte d'ange; mais, pour qu'il n'eût pas d'orgueil, il ajouta qu'il était un ange tombé : il lui dit que, comme un vil criminel, il avait été déshérité du ciel; mais, pour qu'il ne s'abîmât pas dans sa propre abjection, il ajouta que, pour y remonter, il lui laissait les ailes de l'espérance.

Voilà, d'un côté, l'homme de la philosophie; voilà, de l'autre, l'homme du christianisme. Chose singulière ! les solutions que donne le christianisme à tous les problèmes sont en même temps les plus acceptables dans la théorie et les plus convenables dans la pratique. L'homme de la philosophie est un homme mutilé, celui du christianisme est l'homme complet.

Laissant de côté ces considérations qui m'entraîneraient trop loin de mon but, je reprends le fil de mon discours. Nous avons vu l'expiation réservée à l'individu; voyons maintenant celle qui est réservée au genre humain.

La loi de l'expiation, pour l'individu comme pour l'espèce, est renfermée dans cette formule simple à la fois et sublime : *Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front.*

Appliquée à l'individu, cette formule veut dire : *Tu reconquerras la demeure perdue en subissant les passions, les souffrances, la mort.*

Appliquée au genre humain, elle signifie : *Tu te civiliseras, c'est-à-dire tu te perfectionneras par le moyen de la guerre.*

En effet, depuis que l'individu et l'espèce ont été souillés de la faute du père commun de tous les hommes, l'expiation est la loi de l'univers : c'est la condition essentielle de la perfection humaine.

Il y a dans l'humanité deux manières de perfections analogues et différentes : la perfection de l'*individu* et la perfection des *sociétés*. Dès lors il y a deux espèces d'expiations; parce que, s'il n'y en avait pas deux, il y aurait une perfection qui ne serait pas le résultat de l'expiation; il y aurait une perfection qui serait hors de l'atteinte de l'anathème primitif, *quod absurdum*.

S'il y a une expiation pour les sociétés comme pour l'individu, cette expiation est nécessairement symbolisée par la guerre. Elle l'est en effet, parce que la guerre, prise en son sens le plus général et le plus large, dans son sens le plus philosophique, est pour la société ce que les souffrances et les passions sont pour l'homme.

Il y a guerre lorsque les nations en viennent aux mains, et lorsqu'elles se détruisent intérieurement par des partis et des discordes; mais ce n'est pas alors seulement qu'il y a guerre, il y a encore guerre toutes les fois que la société entre en *lutte* avec un obstacle qui s'oppose à sa perfection, toutes les fois qu'il lui faut *vaincre* pour accomplir sa destinée.

Cela étant ainsi, la société est dans un état perma-

ment de guerre, parce qu'il n'y a pas un seul point dans l'espace, une seule minute dans le temps où la société ne combatte contre les obstacles qu'elle a toujours devant elle. Sa perfection n'est incessante que parce que son expiation est continuelle. Supprimez l'obstacle, la résistance, la lutte, la guerre enfin, vous avez supprimé l'expiation, et avec elle toutes les civilisations. La vie se retirera de l'univers ; l'univers ne sera plus que le tombeau de l'homme.

Il suit de là que ceux qui demandent la civilisation sans la guerre demandent la civilisation sans sa cause ; ils demandent une absurdité ; ils ne savent pas ce qu'ils demandent.

Mais, me répondra-t-on : la guerre, vous l'avez dit vous-même, ne consiste pas seulement dans la lutte de nation à nation ; on peut flétrir cette espèce de lutte sans prétendre blâmer les autres, et, par conséquent, si l'on peut dire de ceux qui la flétrissent qu'ils condamnent une *espèce* de guerre, on ne peut pas dire qu'ils condamnent la guerre, qu'ils aspirent d'une manière impie à s'émanciper de la loi de l'expiation dont la miséricorde divine a fait la loi de l'univers. La guerre est nécessaire, ils ne se révoltent pas contre cette nécessité ; mais ils voudraient que la guerre (c'est-à-dire la lutte, le combat, car c'est ce que ce mot signifie dans son sens le plus étendu) fût sujette aussi aux transformations que subissent toutes choses ; ils voudraient qu'elle se civilisât quand le monde se civilise, qu'elle se perfectionnât quand le monde se perfectionne ; ils vou-

draient, en un mot, qu'au choc des armées sur le champ de bataille succédât le choc des partis, ou pour mieux dire des idées dans la presse et à la tribune; que le combat des esprits succédât à celui des bras; et, ne pouvant détruire la *lutte*, ils voudraient arrêter le sang. Puisque la lutte constitue la guerre et la guerre l'expiation, la loi de l'expiation serait accomplie par une lutte sans effusion de sang.

Non, cette loi ne serait pas accomplie, mais une autre plus inexorable, plus dure, la loi de la condamnation, la loi que Dieu voulut épargner au monde, lorsque les conseils de sa miséricorde l'emportèrent sur les conseils de sa justice. Incompréhensible aveuglement! Dans leur profonde ignorance, les hommes repoussent la loi de la miséricorde et appellent sur eux la loi de la justice; ils repoussent comme dure la *loi de la terre*, et demandent comme douce et agréable la *loi de l'enfer*. Malheur aux hommes, si Dieu, écoutant leurs prières, leur accordait leur demande!

Il y eut deux révoltes après la création, celle des anges et celle de l'homme; deux sentences suivirent ces deux révoltes: Dieu condamna l'homme rebelle à l'expiation, et les anges rebelles à la mort de l'esprit.

Dieu éloigna de lui les anges déchus, pour l'éternité; et l'homme rebelle, pour un temps; il livra les anges au désespoir, et laissa à l'homme la consolation et l'espérance.

L'homme habita la terre; les anges habitèrent l'enfer.

Et cependant ces deux mondes furent assujettis à une même loi, à la loi de la guerre; mais entre la guerre de l'enfer et celle du monde que nous habitons, il y a cette différence :

La guerre en ce monde se réduit pour l'ordinaire au combat des bras; dans l'enfer, c'est toujours un combat des esprits.

La guerre, en ce monde, est pour l'ordinaire sanglante; dans celle de l'enfer, il n'y a pas de sang.

S'il en est ainsi, il suit de là, comme conséquence forcée, que ceux qui veulent transformer la guerre des bras en guerre des esprits, la loi du sang en une loi non sanglante, veulent changer, pour la loi qui condamne, la loi qui rachète, la loi de l'expiation pour la loi de la mort, la loi de la miséricorde pour la loi de la justice, la loi de la terre pour la loi de l'enfer.

Les peuples anciens, soit parce qu'ils étaient plus près que nous de l'origine du monde, et par conséquent de la science révélée, soit pour une autre cause qu'il n'est pas donné à l'homme de découvrir, eurent une perception plus claire que la troupe des philosophes de la vertu expiatoire, et par conséquent bienfaisante du sang. Cette perception explique les sacrifices en usage chez toutes les nations.

Mes arguments, dictés par la raison, sont merveilleusement confirmés par l'histoire.

Quand un peuple montre cette horreur civilisatrice pour le sang, il reçoit aussitôt le châtement de sa faute : Dieu change son sexe; il le dépouille du signe public

de la virilité, il le change en peuple *femme* et lui envoie des conquérants pour lui ravir l'honneur. Le peuple chinois est un exemple vivant de cette vérité, ce peuple avili auquel l'idée du mouvement et de la guerre fait peur : il est aujourd'hui ce qu'il a toujours été, la fable et le jouet des nations. Nous en avons un autre exemple non moins insigne dans les peuples asiatiques qui joignent à une sainte horreur de la guerre la passion des combats subtils du génie, c'est-à-dire de la *guerre des esprits* : dans ces vastes régions, les hommes végètent, la civilisation périt, le soleil de l'humanité s'éteint, la vie meurt. Lorsque Mahomet II entra à Constantinople, il y avait guerre dans la cité, mais c'était la guerre des *esprits* : les esprits du Bas-Empire luttaient sur la question de savoir si la lumière du Thabor était une lumière créée ou in créée. Lorsque Socrate, buvant la ciguë, laissa Athènes livrée aux disputes interminables de ses beaux esprits, c'est-à-dire de ses sophistes, l'horloge des temps sonnait la dernière heure de la cité de Minerve.

Heureusement la loi de la guerre et du sang ne disparaîtra pas du monde; elle est l'œuvre de Dieu, et les œuvres de l'homme, seules, disparaissent. Mais, si elle pouvait disparaître, si Dieu pouvait prêter une oreille favorable à nos prières insensées, alors les hommes et les esprits infernaux seraient tout un, la terre disparaîtrait aussi, il n'y aurait plus que le ciel et l'enfer, et entre eux les abîmes.